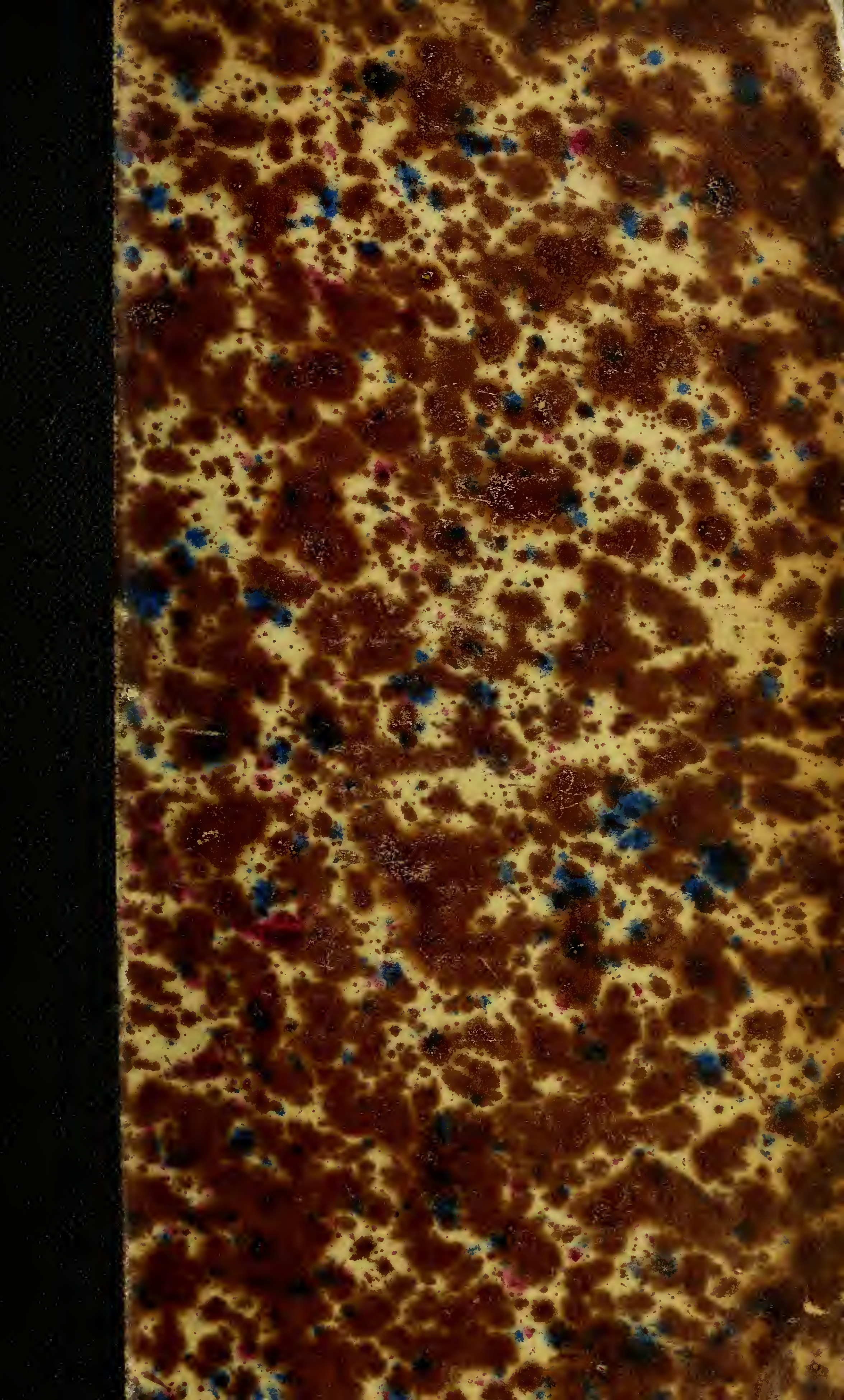



FIDE ET FORTITUDINE

Distribué le 22 mars 92. [illegible]
de la salle

ÉPITRE

CONTRE

LE CÉLIBAT.

ÉPITRE

CONTRE LE CÉLIBAT,

DÉDIÉE

A MADAME DE R***,

RELIGIEUSE D'UNE CI-DEVANT ABBAYE ROYALE.

PAR UN CI-DEVANT CHANOINE.



A MEAUX,
Chez F. ENGUIN, Imprimeur-Libraire.

1792.

premier avril.

MADAME,

Je ne puis mieux m'adresser qu'à vous, pour dédier un travail que je consacre à la vertu. Quel accueil ne devez-vous pas faire aux mœurs, vous qui en avez de si pures! La morale qui règne dans cet ouvrage est exacte, et hors de critique : or, cette morale est la mienne; c'est l'impression sincère des sentimens de mon cœur. Quelque tendre que soit un ami, ne craignez rien de sa part, ce ne peut être un séducteur; regardez moi, je vous prie, comme un ami assez droit pour ne pas vous tendre de pièges : vous me feriez une injustice insigne si vous me soupçonniez de n'être sage, que parce que vous l'êtes : ce seroit me juger bien mal, je veux vous faire détester le célibat, et vous faire voir qu'un séjour choisi par les dieux, et qui est l'azile de l'innocence, doit l'être aussi du sentiment : dans mon anthousiasme, je

m'écrie contre vos couvens, comme le fit autrefois M. l'Allemand:

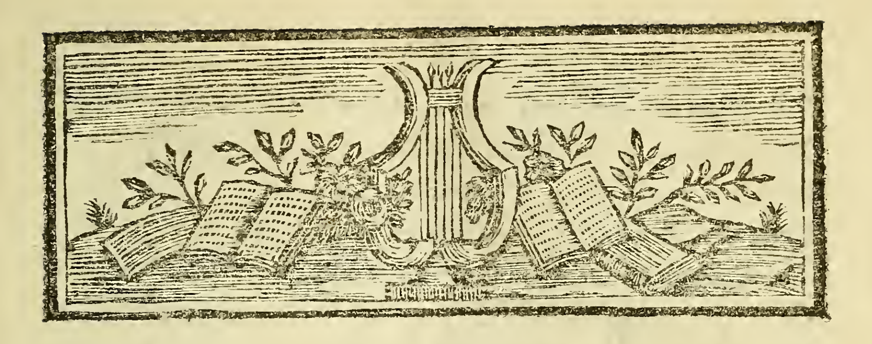
Tombez murs odieux, dont l'enceinte coupable
Cache ce que le ciel forma de plus charmant!
Cessez de dèrober au plus fidèle amant
L'amante la plus adorable.

En attendant que mes vœux soient exaucés, je vous prie de me croire avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
M****, ci-devant chanoine.

*A M****, ce premier avril, l'an quatrième de la liberté.*



ÉPITRE

CONTRE LE CÉLIBAT,

DÉDIÉE

A MADAME DE R***,

RELIGIEUSE D'UNE CI-DEVANT ABBAYE ROYALE.

Hostibus eveniat viduo dormire cubili. OVIDE.

TOI, par qui l'univers se voit renouveller,
Qui nous donne la vie et qui sait la doubler,
Qui naquit des vertus, qui toi même en fit naître;
Que le vice combat et qu'il voudroit connoître;
Hymen, aimable hymen, viens, échauffe mon cœur;
Et d'un noble combat fait moi sortir vainqueur.
Guide avec lui mes pas, viens m'ouvrir la carrière;

Toi qu'on dit son rival, qui doit être son frère ;
Doux charmes des humains, amour tendre, injénu ;
Si souvent réclamé, si souvent méconnu.
Ennemis des devoir, l'audace et le parjure,
Te séparant de lui te firent trop d'injure ;
Croit que son plus beau titre est de suivre ses pas ;
Rejete tout tribut qu'il ne partage pas ;
Souviens toi que lui seul peut, bravant la lumière ;
Soulever le bandeau qui couvre ta paupière,
Qu'avec lui seul enfin, libre dans tes transports ;
Tu peut blesser sans crime et jouir sans remords.
Des ombres du néant, l'homme venoit d'éclore,
L'homme jouissoit d'être, et désiroit encore ;
Dieu, pour remplir son ame, y fit naître l'amour ;
Mais l'hymen avec lui naquit le même jour ;
Et quand cet homme heureux, encor dans l'innocence ;
Déjà las de se voir seul avec sa puissance,
Apperçut, au sortir d'un sommeil précieux,
Cet être si touchant, le chef-d'œuvre des cieux;
Lorsqu'en se rencontrant, leurs regard s'entendirent ;
Qu'ils s'aimèrent tous deux, et tous deux se le dirent ;
Qu'au milieu des transports et des embrassemens,
D'une flamme éternelle ils firent les sermens,
Ils les firent à Dieu, leur cœur étoit son temple ;
Tant qu'on eût leur candeur, on suivit leur exemple !
Mais, sitôt que jaloux du bonheur des mortels,
L'enfer au milieu d'eux s'érigea des autels ;
Sitôt qu'il eut vomi le mensonge et le vice ;
L'inconstance, pour loi n'ayant que son caprice ;
On trahit la nature, et l'on osa le vouloir,
En goûtant le plaisir, s'affranchir du devoir ;

Par-tout vînt se montrer cette vaine chimère;
De crimes trop réels, source trop mensongère,
Promettant le bonheur, et ne le donnant pas.
Funeste aux citoyens, plus funeste aux états,
Qui se dit liberté, mais qui n'est que licence;
Le célibat, enfin, telle fut sa naissance.
Chez les mortels trompés, se glissant après lui;
L'avarice, bientôt lui prêta son appui;
Dès-lors l'amour, par eux vît éteindre ses flammes;
On ne mérita plus, on acheta les ames.
Et que de fois, touchant au terme du bonheur,
L'amant pauvre n'eut pas de quoi payer un cœur;
L'ambition suivit, nul frein ne put lui plaire.
Ainsi choisi par l'un, à l'autre nécessaire,
Innocent quelquefois, mais toujours dangereux;
Ce phantôme partout trompa des malheureux.
Le sage y crut lui-même, et dans l'indifférence;
Son orgueil espéra trouver l'indépendance.
D'un vicieux penchant, vertueux sectateur;
Sage, qui que tu sois, reconnoît ton erreur!
Perd-t-on sa liberté lorsqu'on étend son être?
Ignorer le bonheur, ah! c'est ne rien connoître.
Suivant de ton esprit le vol ambitieux,
L'élèvera tu moins jusqu'au maître des cieux;
En voyant, en aimant son plus parfait ouvrage?
Chacun de ses bienfaits appelle ton hommage,
Eh quoi! les astres seuls l'offrent-ils à tes yeux?
La fleur qu'on peut cueillir te le peint encore mieux.

Vous, pour qui le bonheur ne fut jamais volage;
Dites lui s'il ne croît pas quand l'amour le partage;

O mortels ! jouir seul ne fut jamais jouir.
Et vous, qu'un sort jaloux menace de trahir ;
Epoux, tendres époux, avec quel avantage
Vous marchés au combat que la fortune engage,
Résistant l'un pour l'autre, unis contre ses coups ;
Vous la ferez bientôt rougir de son couroux,
Et vous saurez, pour prix d'une union si belle,
Ou bien la ramener, ou vivre heureux sans elle.
Tels dans nos champs, on voit deux arbustes naissans ;
Quand ils sont séparés, céder aux premiers vents ;
Mais si pár le colon leurs branches enlassées,
Viennent à réunir leurs forces divisées,
L'aquilon mutiné souffle et s'irrite envain,
Et de vastes débris couvre au loin leur terrein ;
De leur salut commun leur lien est le gage,
Et fermes l'un par l'autre, ils braveront l'orage.
Tel encore un ruisseau dans son cours arrêté,
Se brise, et vers sa source est soudain reporté ;
Mais d'un autre ruisseau si son onde est enflée,
Bientôt par leurs efforts la digue est ébranlée ;
Bientôt elle est rompue, et le fleuve orgueilleux
Poursuit tranquillement son cours victorieux.
O douces voluptés ! image qui m'enchante,
O ! d'un sentiment pur récompense touchante,
Hymen, qui peut compter les dons que tu nous fais ?
Hélas ! si tous les cœurs s'ouvroient à tes bienfaits,
Il seroit des plaisirs, des vertus plus durables,
Bien moins d'infortunés, et bien moins de coupables.

L'avide brocanteur, qu'on a nommé soldat,
Mercenaire volage, acheté par l'état,

Qui, laissant ses drapeaux, va vendre ailleurs sa vie,
S'il avoit une épouse, auroit une patrie,
Et jaloux d'un repos qu'il faudroit mériter,
Peupleroit son pays au lieu de le quiter.

Haïssant les humains, peut-être avec justice,
Celui-là peut finir sa vie et son supplice.
L'insensé nie un Dieu que son œil ne voit pas,
Niera-t-il des enfans tremblans entre ses bras?
Niera-t-il une mère, une épouse craintive,
Qui veille sur sa rage, et dont la voix plaintive,
Retentit malgré lui jusqu'au fond de son cœur?
Ah! l'amour de tout temps désarma la fureur.
A ce doux nom d'époux, à ce doux nom de père,
Ses sens sont moins troublés, son œil est moins sévère,
Ses bras déjà tournés contre ses propres flancs,
S'étendent pour presser ces gages innocens.
A leurs cris redoublés il accorde sa grâce,
L'hymen calme son cœur, bientôt il y remplace,
Le désir du néant, par un autre désir;
Il s'avançoit au crime, il retourne au plaisir.
Lorsqu'entre deux époux la tendresse est commune,
Un regard, un baiser vengent d'une infortune.

Ce mortel malheureux du désespoir atteint,
Tout criminel qu'il est, digne encor d'être plaint,
Qui des mains du besoin prend un glaive homicide,
Et poussé par le sort dont l'horreur le décide,
Aux forfaits malgré lui paroissant condamné.
Va chercher dans les flancs de quelqu'infortuné,

De quoi se racheter des jours prêts à s'éteindre.
Est-il pour lui des loix qu'il n'ose pas enfreindre ?
Si pour l'honneur encore son cœur n'est pas perdu,
Ah ! c'est par l'hymen seul qu'il lui sera rendu.
Ecoutons les accens qu'il va nous faire entendre
Jusqu'au sein des fureurs il garde une ame tendre :
Sortons, sortons, dit-il, des bras du désespoir,
Quand on a tant souffert, il n'est plus de devoir ;
Le crime n'est plus crime, il m'est trop nécessaire,
Et mourir pour mourir, si telle est ma misère,
Qu'importe que ce soit le supplice ou la faim,
Qui viennent aujourd'hui me traîner à ma fin ?
Allons, volons..... mais quoi !..... si l'on punit ce crime,
Seul j'en serai l'auteur, serais-je seul victime ?
Quoi ! descendrais-je donc tout entier au tombeau ?
Ma femme, mes enfans..... votre père..... un bourreau !.....
Qu'allais-je faire, ô ciel ! quel horrible délire !
Qui vous donna le jour, vous le feroit maudire !
Tombent sur moi plutôt, et la foudre et les cieux,
Et s'il nous faut périr, périssons vertueux.
Il dit, et pour ses maux réservant son courage,
Il jete avec effroi l'instrument de sa rage ;
Dans son sein la nature éveilla le remord,
L'amour parle, et lui sauve un forfait et la mort.

De la religion, victime volontaire,
Qu'un pontife s'immole à son saint ministère ;
Le célibat est pur, Dieu même est son auteur,
Mais, s'il n'est pas devoir, il est crime ou malheur.
Faut-il tracer ici ses effets déplorables,
De foiblesse et d'horreur, mélanges exécrables,

Peindre des fils ingrats ; des pères consternés ;
Les noms les plus brillans dans la fange traînés ;
Des plaisirs corrompus que la crainte empoisonne ;
Une lais vendant le trépas qu'elle donne,
L'affreuse jalousie armant un assassin,
L'ami de son ami courant percer le sein ;
Que dis-je, la vertu sans cesse menacée ;
Par déternels combats, l'innocence lassée,
Et cédant à l'amour moins qu'à la trahison.
Toi qui, charmant son cœur, endormit sa raison ;
Trop adroit séducteur, d'un objet trop fragile,
D'un objet vertueux, s'il eut été tranquille ;
Qui préparât sa chûte, et par un prompt dédain ;
De tes propres forfaits, veux la punir soudain,
Approche, entend ses cris, vois cette infortunée ;
En butte à tous les traits, des siens abandonnés ;
Et qui, dans les horreurs d'un éternel tourment,
Va peut-être expier l'erreur d'un seul moment ;
C'est toi qui l'as perdue, et toi qui l'as trahie,
C'est pour t'avoir aimé qu'elle se voit haïe !
Couvrant de fleurs l'abîme entr'ouvert sous ses pas ;
Tu promis le bonheur tu donne le trépas.

O ! combien plus heureux qui, libre de tous crimes ;
Peut compter ses plaisirs, sans compter ses victimes !
Heureux pour qui l'amour, sans aîle et sans bandeau ;
Sur l'autel des vertus alluma son flambeau ;
Qui peut s'en orgueillir d'une noble victoire,
Et vanter son bonheur dès-lors qu'il fait sa gloire ;
Qui, bientôt possédant des gages précieux,
Goûte de tous les biens l'accord précieux,

Voit dans l'épouse tendre, une mère fidelle;
Se mêle à ses enfans pendans à sa mamelle,
Comme eux étend les bras vers l'objet qu'il chérit;
Et couvre de baisers le sein qui les nourrit!
A chaque instant du jour il se dit à lui-même:
Que mon destin est doux! on me révère, on m'aime;
Père, époux, citoyen, rien ne manque à mes vœux;
Mon nom ne mourra point, des enfans vertueux,......
Pour l'être, il ne faut que songer à leur mère......
Mais cetre mère, ah dieux! qu'elle doit m'être chère!
Si j'étois libre encor, je subirois ses loix,
Et je vois tous les cœurs applaudir à mon choix.
O mortels vertueux! vois encor d'avantage.
Vois l'être tout-puissant, dont ces cœurs sont l'ouvrage;
Vois le ciel de ton sort se déclarer l'appui,
Il jouit avec toi, quand tu jouit par lui.
Dans une âme si pure il aime à reconnoître
Ce rayon de lui-même auquel nous dûmes l'être.
Qu'il est beau, qu'il est doux par de chastes amours;
D'arrêter les regards de l'auteur de nos jours!
Tant de crimes sans cesse allument son tonnèrre,
Il chérit les humains dont il n'est que le père;
Ses yeux ne peuvent voir, sans en être attendris,
Deux mortels par l'amour, par les vertus unis.
Pour sa divinité, c'est le plus bel hommage,
Du céleste séjour, c'est la vivante image;
A l'aspect de deux cœurs, épris d'un si beau feu;
L'être qui les créa s'applaudit d'être Dieu.

FIN.

